

Pour régler le conflit, “il serait bon de mettre Dieu hors jeu autant qu’il est possible”

■ Historien du judaïsme, ardent défenseur du dialogue judéo-musulman, Jean-Christophe Attias s’interroge sur ce que signifie être juif aujourd’hui. Selon lui, pour trouver une issue entre Israéliens et Palestiniens, “il faut repolitiser le conflit, et désacraliser le territoire”.

Entretien Geneviève Simon

Loi, nature, compassion. Être juif aujourd’hui : tel est l’intitulé de la conférence que donnera Jean-Christophe Attias ce 15 octobre (à 18h) à l’occasion de la rentrée de l’École des sciences philosophiques et religieuses de l’université Saint-Louis, qui fête par ailleurs son centenaire. Historien du judaïsme, ardent défenseur du dialogue judéo-musulman, il est notamment l’auteur de *Les Juifs et la Bible* (Cerf, 2014) et de *Dieu n'a pas créé la nature* (Cerf, 2023). *Israël-Gaza. La conscience juive à l'épreuve des massacres*, son dernier livre, coécrit avec Esther Benbassa, est paru chez Textuel en octobre 2024.

Deux ans après le 7-Octobre, dans quel état d'esprit êtes-vous ?

Mon état d'esprit est un peu sombre. J'ai été ébranlé par les massacres, les actions lancées par le Hamas dans le sud d'Israël. Et puis mon état d'esprit est aussi tributaire de la folie meurtrière d'Israël à Gaza, et de l'aggravation de l'occupation et de ses conditions en Cisjordanie. C'est un autre traumatisme qui, je crois, va peser longtemps sur la conscience de notre génération et sur celle des générations juives à venir. Je ne sais pas comment nous allons surmonter ce que nous avons subi, et peut-être plus encore ce que nous avons commis.

Votre fil rouge a toujours été celui d'une positivité de l'expérience juive, qui tient en trois mots : résistance, création, ouverture. En quoi le judaïsme permet-il particulièrement cela ?

Je crois que le judaïsme n'a pas eu d'autre choix, pendant fort longtemps. Les autorités spirituelles juives, les rabbins, les penseurs juifs ont organisé la résistance qui s'imposait pour ce qu'était devenu le peuple juif : une minorité dispersée, sans territoire propre, sans aucun des attributs d'un État. Comment faire pour que cette minorité résiste – c'est-à-dire continue à exister vraiment, ce qui n'est pas se conten-

ter de survivre ? Exister vraiment, en produisant des pensées qui répondent aux questions que les Juifs se posent, mais pas seulement eux, en contribuant à la civilisation humaine universelle. Les 2000 ans d'exil et de dispersion ont façonné la culture juive, l'expérience juive, de manière massive et continue. La création de l'État d'Israël est importante mais récente. S'il bouleverse la manière dont les Juifs se perçoivent et dont ils sont perçus, cet événement ne devrait pas, à mes yeux, abolir les 2000 ans qui ont précédé.

Résistance, création, ouverture : ces trois valeurs sont-elles encore possibles depuis le 7-Octobre ?

C'est une question qu'on peut se poser. Il est difficile de parler des Juifs en général, mais j'observe en France une forme de repli communautaire, qui a de multiples raisons : le sentiment d'être assiégé, la montée des actes antisémites, le massacre du 7-Octobre, le sentiment que la gauche – et probablement plus largement que la gauche – a abandonné les Juifs et son combat traditionnel contre l'antisémitisme. Je ne vois pas comment, dans l'immédiat, on va s'en sortir, parce qu'en France à tout le moins, les institutions juives officielles, celles reconnues par l'État comme des interlocuteurs, n'aident pas beaucoup à surmonter le traumatisme. Ce que nous perdons, c'est précisément la créativité et l'ouverture, à savoir : qu'inventer pour modifier la situation qui est effectivement difficile pour les Juifs en ce moment ? Et comment, en dépit de tout, cultiver une ouverture qui a toujours apporté du positif ?

Selon vous, c'est un récit, plus que n'importe quel dogme, qui fait le Juif : un récit multiforme, imparfait, adaptable, dont l'extrême plasticité assure la pérennité. Est-ce à partir de la Torah que vous formulez cela ?

La Torah n'est qu'un premier récit, il y en a eu d'autres. La tentation est de réduire l'identité juive à une chose, qui peut être le don de la loi, l'adhésion au commandement, l'héritage de Moïse, d'Abraham. Mais ça peut être aussi, et c'est très problématique, une identité qui se-

rait une sorte de nature qui distinguerait les Juifs de tous les non-Juifs, une particularité presque surnaturelle qui expliquerait le rôle de l'identité juive, sa réception de la loi divine, ses vertus, etc. Donc finalement, le récit est ce qu'il y a de mieux, parce que les Juifs n'ont cessé de se raconter, aujourd'hui encore. Cette histoire peut être une histoire religieuse, nationale, culturelle, peut-être gastronomique. Ce que les Juifs disent d'eux-mêmes, personnellement ou collectivement, ne cesse de varier. Vous imaginez que ma propre histoire est très différente du récit que voudrait nous imposer un Ben Gvir – le ministre de la Sécurité nationale israélien, issu de l'extrême droite. Pourtant, ce sont toujours deux récits, contemporains et contradictoires, de l'identité juive. Cette dynamique, cette vie de l'identité juive est la plus précieuse. Il faut préserver cette diversité, et même cette conflictualité.

Comment faire passer ce message à une époque où la simplification et les raccourcis sont légion ?

C'est un vrai problème, qui m'a personnellement marqué : l'espèce d'appropriation, après le 7-Octobre, de la problématique juive par toutes sortes d'acteurs qui ont des choses à dire alors qu'ils n'en savent rien ou presque. En France, le judaïsme, les Juifs sont devenus un enjeu politique. À l'extrême droite, on se fait une virginité en disant qu'on est devenus philosémites. À l'extrême gauche, qui n'est pas à l'abri de dérives, de dérapages, on ne comprend pas vraiment la condition des Juifs, leur sensibilité. Puis il y a toutes sortes de franges militantes : tout le monde s'est approprié cette question. Il y a une instrumentalisation du fait juif : les Juifs victimes d'antisémitisme d'un côté, les Juifs “génocidaires” de l'autre, c'est très déstabilisant. Et ça donne le sentiment aux Juifs qu'ils perdent en quelque sorte la maîtrise de leur destin, à supposer qu'ils l'aient jamais vraiment eue.

Dans votre dernier ouvrage, coécrit avec Esther Benbassa, vous constatez que “la nuance nous isole”. Qu'enten-



ANTOINE DOYEN

Jean-Christophe Attias est directeur d'études à l'École pratique des hautes études, titulaire de la chaire “Pensée juive médiévale” depuis 1998.